Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 193

Artikel: Un héritier de Fontenoy
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285537

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vés de tous les avantages que peuvent jouir les bourgeois du communal etc.. On ne parle plus de bourgeoisie, ni d'habitants, ni de monsieur, ce sont tous des *citoyens*. Un étranger vient-il à s'établir ici, on ose rien lui dire. Il a autant le droit qu'un autre, qui aurait donné, autrefois, 150 livres bâloises d'ici pour être bourgeois. Ecrit-on une lettre, parle-t-on à qui que soit, on ne fait plus mention du terme Monsieur mais tout simplement citoyen. Un soldat parle à son général ; lui dit : *citoyen général*, telle et telle chose, ainsi des autres. Il n'y a plus de respect pour les supérieurs, plus de discipline complète et le despotisme le plus affreux. Le troisième jour des Rogations, il n'y avait qu'un seul prêtre à Delémont, c'était le 8 mai. Le 1 et le 2 tous les prêtres sont partis, le 17 mai et le jour suivant à cause du serment qu'on veut leur faire prêter. Le décret est déjà ici, mais il n'est pas encore publié. Le 9 fête de l'Ascension, nous avons encore eu deux messes. L'abbé Bourrignon est revenu la veille au soir. Il a encore dit la messe aux sœurs Ursules, et est parti. A la paroisse c'est un capucin de Soyhières, frère du curé et du vieux maire qui l'a célébrée, ainsi que les vêpres. C'est le maire Brodhag qui l'avait envoyé quérir. On lui avait donné un sauf conduit, ou assurance, pour qu'il restât pour desservir la paroisse, en attendant qu'on y eût pourvu d'une autre façon. Le même Père Valérien l'a de même fait à Soyhières et ils sont partis les deux le dimanche pendant la nuit. Nous voilà sans prêtres ! Tous les Capucins sont partis, je crois pendant la nuit du troisième jour des Rogations Il n'y a que ces deux qui sont allés à Soyhières. Le dimanche 13 mai 1793 en sortant de la messe, on a publié le décret contre les prêtres. Il est dit que huit jours après, la dite publication, tous les prêtres, soit réguliers ou séculiers, converts et laics, qui n'auraient pas prêté serment d'être fidèles à la nation, de maintenir de tout leur pouvoir l'égalité et la liberté et de mourir à son poste, seront sans délai transportés à la Guyanne française en Amérique. Les vieillards et les infirmes seront enfermés dans une maison du département. Tous les prêtres de la Principauté ou du département du Mont-Terrible sont partis, à la réserve de quelques-uns, à ce qu'on dit, ont prêté le serment.

Le 19 mai, jour de la Pentecôte, on a fait venir un prêtre de Porrentruy, qui se nomme Vermeille, curé de Courtedoux, lequel a prêté serment, pour célébrer la messe, mais il y a eu très peu de monde à sa messe, à la Pentecôte, parce que la plus grande partie du monde est allé à Courrendlin pour entendre la messe d'un prêtre fidèle. Le lundi de Pentecôte on avait posté des gardes sur tous les chemins pour empêcher les gens d'y aller. Voilà où nous en sommes ! On disait qu'on n'exigerait pas le serment des prêtres, qu'on n'inquiéterait pas les Pères Capucins. Et maintenant, Grand Dieu !...

Le décret porte encore que tous les biens seront confisqués au profit de la nation. On a mis les scellés chez les uns, et fait l'inventaire de tous les biens des prêtres qui se sont sauvés.

Le dimanche de la Trinité, il n'y a eu aucune messe dans aucun village de la Vallée, à la réserve de ceux de la Prévôté, lesquels sont compris dans la neutralité helvétique, et de Montsevelier, où les Français ne sont pas encore allés comme dans les autres villages, à cause que ce village est enclavé de toutes parts par le canton de Soleure et par la Prévôté de Moutier-Grandval.

(*A suivre.*)

Un héritier de Fontenoy.

(NOUVELLE).

C'était la veille d'Eylau.

Dans une modeste habitation du bourg de Rothenen, deux personnages, assis près du poêle, devisaient gravement sur les événements probables, tandis que la servante préparait le thé dans le samowar brillant sur son plateau de cuivre.

L'un était un vieillard de haute taille et de fière mine sous sa perruque poudrée et son habit râpé aux coudes comme celui du Béarnais.

L'autre était un jeune homme imberbe, à la longue redingote coupée à la mode des étudiants allemands.

Le premier était le comte d'Auteroche, ex-commandant des gardes françaises, le même qui à Fontenoy, avait répondu aux grenadiers anglais cet héroïque : *Tirez les premiers*, reflétant la courtoisie raffinée de l'ancien régime, comme le mot brutal et sublime de Cambronne, l'énergie soldatesque des camps. Le second était le vicomte Olivier, son neveu, très émoulu de l'Université.

M. d'Auteroche appartenait à la première noblesse du royaume, « au temps où il y avait une noblesse, » selon sa dédaigneuse expression, et pouvait monter dans les carrosses du roi très chrétien « au temps où il y avait un Roi ! »

Fidèle aux principes de sa jeunesse, il enveloppait dans la même réprobation les hommes et les choses de la Révolution, arrêtant nos victoires à la guerre de Sept Ans et feignant d'ignorer Napoléon !

Il avait élevé son pupille dans ses traditions d'orgueil nobiliaire, lui enseignant à admirer le passé, à mépriser le présent, à espérer dans l'avenir réparateur qui remettrait chacun à sa place : le roi sur son trône, sa noblesse autour de lui, son peuple à ses pieds.

Olivier écoutait respectueusement ses leçons.

Il avait pour son oncle une tendresse reconnaissante et toute filiale ; pour rien au monde, il n'eût voulu lui causer le moindre chagrin.

Cependant, à vingt ans, il est bien permis de rêver la gloire, surtout lorsqu'on est le petit-neveu d'un héros, et le vicomte eût volontiers donné un de ses bras pour avoir le droit de se battre avec l'autre.

Mais, sur ce point, le vieux gentilhomme était intraitable :

— « Un d'Auteroche ne peut pas plus servir l'usurpateur que l'étranger, disait-il souvent. Faites comme moi, mon neveu, attendez...

Attendre ! cela lui était facile ! ! Sa carrière était finie ! !

Et Olivier brûlait de commencer la sienne... Il lisait, en cachette, les bulletins, les proclamations ! Il évoquait tout bas : Arcole, Austerlitz ! Iéna ! Il admirait le petit caporal ! Il adorait le grand Napoléon ! Oh ! contempler le Dieu des batailles ! Entendre le fameux *Soldats je suis content de vous !..* » Hélas ! il n'y fallait pas songer !

Et le jeune homme, qui portait le double nom d'un preux de Charlemagne et d'un capitaine de Fontenoy, était condamné à l'inaction et relisait mélancoliquement la « Chanson de Roland » et les « Rêveries » du maréchal de Saxe...

Au dehors la tourmente faisait rage, la neige fouettait les murs, se glissait entre les volets, s'amoncelait contre les vitres, formait une couche épaisse comme un tapis de ouate.

— Les Français ont levé leurs quartiers d'hiver, disait M. d'Auteroche, penché sur la carte que son neveu dévorait d'un œil ardent.... ils ont dû rencontrer l'avant-garde russe à Passenheim...

— Oh ! l'empereur l'aura facilement battue.

— L'*Empereur* ? Vous voulez dire « M. de Bonaparte » observa sèchement le vieillard.

— Pardon, mon oncle. D'ailleurs il est probable que les nôtres... je veux dire l'ennemi.

— L'ennemi !... Vous parlez de nos compatriotes, monsieur mon neveu...

Le vicomte se tut.

La conversation était réellement difficile avec cet original qui, très chauvin, avant que le chauvinisme fut inventé, ressemblait à ce digne « monsieur Le Quoi, émigré et épicier » si finement décrit par Cooper, lequel entrait en fureur au seul nom de « République » et, battait des mains aux triomphes de ses armées.

Les victoires de Napoléon empêchaient de dormir le soldat de Fontenoy, une défaite l'eût peut-être tué...

Et ils étaient bon nombre ainsi.

Le silence régnait dans la petite pièce,

---

tre, en brocart et en velours, des dentelles, quelques bijoux. C'était un riche costume de Manou dans la fête du Cours-la-Reine. Dieu ! comme elle avait chanté avec des accents passionnés cette exquise musique de Massenet ! C'étaient les splendeurs dont s'était parée Dalila pour leurrer le malheureux Samson. Ah ! qu'on l'avait applaudie quand elle interprétait cette œuvre de Sains-Saëns ! Mais tout cela allait être purifié par un noble usage. Tous ces velours, tous ces satins, toutes ces dentelles, tous ces costumes de Juliette, d'Ophélie, de Marguerite, d'Elsa seraient envoyés en de saintes maisons, où se taillent et se brodent des étendards et des chasubles pour les missions lointaines.

Et elle mettait en caisse les toilettes sans prix. Oh ! non, elle ne les regrettait pas, ces splendides livrées, qui avaient été les auxilaires de sa gloire terrestre. Plus jamais elle ne porterait qu'un grand voile et des vêtements de deuil. Elle ne voulait plus apparaître sur une scène éclatante de lumière, mais vivre sous le toit de cette paisible abbaye, où dans les désastres humains, on recueille les épaves ; où dans les tempêtes, on abrite les naufragés ; où l'on assure un gîte aux rapatriés du ciel. Elle voulait l'abri où l'on trouve l'espoir du paradis. Et puis, quand elle aurait vécu les années que le ciel lui destinait encore, quand elle les aurait consacrées à la prière, alors elle rentrerait dans le sein de Dieu, et ce serait l'ineffable repos.

Elle avait mis en caisse ses splendeurs d'autrefois ; et sur la malle elle écrivit elle-même, d'une main qui ne tremblait pas, l'adresse d'une pieuse ouvrière, qui transformerait toutes ces riches étoffes ; et les étendards et les bannières iraient jusqu'aux terres les plus lointaines, aider les missionnaires de l'Afrique et de l'Océanie à faire aimer le culte du seul vrai Dieu.

L'adresse était mise ; le soir même la caisse serait portée au chemin de fer.

(*La suite prochainement*)

troublé seulement par le tic-tac monotone d'un élégant cartel Louis XV, tout étonné de se trouver là.

Les deux hommes songeaient à l'arrivée des Français.

Pour la première fois depuis vingt ans, le vétéran allait entendre les sonneries familières de sa chère armée, revoir l'uniforme, le drapeau...

... Et il ne pouvait croire que cela eût changé.

Perdu dans ses souvenirs, il revivait les heures glorieuses de sa jeunesse : Berg-op-Zoom, Maëstrich, Fontenoy, redisant à son neveu attentif des épisodes de cette journée fameuse entre toutes :

— « La veille, le Roi avait montré une gaité charmante, rappelant que, depuis Poitiers, aucun roi n'avait combattu avec son fils. »

D'abord la bataille s'annonça mal...

Le maréchal, porté dans sa litière d'osier, voyait le danger d'un œil ferme. Il envoya prier le Roi de se retirer avec le Dauphin.

— « Je reste où je suis, » répondit Sa Majesté.

Les boulets manquaient. On tirait à poudre pour répondre aux batteries anglaises quand monsieur de Richelieu ouvrit l'avis de tomber sur l'ennemi « en fourrageurs aver toute la maison Royale, » ce qui fut fait. Toutes nos forces chargèrent ensemble avec fureur et les Anglais furent contraints de reculer...

— « J'ai assez vécu, sire, dit Maurice de Saxe, puisque je vous ai vu victorieux ! »

— Vous fûtes de cette fameuse charge, mon oncle ?

— Non, je n'eus pas cet honneur, ayant reçu sept balles dans le corps, au début de l'action...

— Heureusement aucune ne fut mortelle...

— Bien au contraire, mon neveu ; avant cette... saignée, j'étais malingre, chétif, presque condamné, et, depuis lors, je me suis porté à ravir... et j'ai quatre-vingts-ans !...

Soudain un coup sourd éclata dans le silence... puis deux, trois...

— C'est le canon, dit le comte, en se levant tout pâle... La bataille s'engage, nous ne dormirons pas beaucoup cette nuit.

Dormir !

Olivier n'y songeait guère...

A chaque détonation, son cœur battait la chamade comme à un appel de clairon.

Ecouter le canon et demeurer impassible, c'était au dessus de ses forces.

Les poings serrés, il allait et venait dans sa petite chambre, comme un lion en cage, au risque de réveiller son oncle endormi, à l'étage au-dessous.

Il ouvrit la fenêtre :

L'aube commençait à poindre ; à l'horizon, des feux rougeâtres annonçaient les avant-postes français ; des masses sombres se mouvaient dans le lointain ; des cavaliers sillonnaient la plaine, plaquant de taches noires l'immense linceul blanc qui la couvrait...

Etre si près et si loin !

Olivier referma violemment sa fenêtre.

Au même instant, une vive fusillade éclata à la lisière d'un petit bois, situé à cent mètres du village...

Des éclaireurs avaient dû se rencontrer.

L'escarmouche dura quelques minutes, puis tout s'éteignit, redevint silencieux, désert...

Désert, pas absolument !

Un homme, bravant le froid et la neige, se dirigeait sur le lieu du combat, attiré par une invincible attraction. C'était monsieur d'Auteroche.

Il n'était pas seul...

Profitant de la porte ouverte, Olivier s'était glissé derrière son oncle, rasant les murs avec précaution.

Arrivés au bouquet d'arbres, témoin de l'engagement, le vieillard s'arrêta, humant avec délices l'odeur de la poudre.

Quelques cadavres gisaient ça et là ; parmi eux il distingua un uniforme français !...

C'était un homme de la garde, tout jeune, presque enfant, une ombre de moustache estompait sa lève juvénille, mais la croix d'honneur étincelait sur sa poitrine !

Et le vétéran découvrit sa tête grise devant le conscrit d'hier...

Caché dans l'ombre, Olivier, de son côté, contemplait avec émotion ce visage pâle, ces yeux éteints qui, dans une si courte vie, avaient vu tant de choses ! A combien de batailles avait-il assisté ? Quels pays avait-il traversés ? Dans quelles capitales était-il entré avec nos armées victorieuses ? Avait-il vu tous ces vaillants, Lannes, Murat, Ney, le brave des braves ! tous ces géants qui semblaient des demi-dieux ! Et leur maître à tous : l'Empereur !!! S'était-il trouvé sur son passage ? Lui avait il parlé ? Etait-ce sa petite main blanche qui avait attaché cette croix sur cette jeune poitrine ?

Et lui, devant qui s'ouvrait la vie, regardant cet enfant entré si tôt dans la mort murmurait : Qu'il est heureux !

... Monsieur d'Auteroche était resté debout, silencieux, immobile, tête-nue...

Soudain il fléchit le genou et, courbant sa haute taille, il baisa pieusement le front glacé du petit soldat. Puis il s'éloigna lentement...

Cette fois, Olivier ne le suivit pas.

— « Si je suis tué, il m'embrassera bien aussi, pensait-il.

Sa résolution était prise : lui aussi verrait une bataille ! Lui aussi combattrait pour son pays !

Que lui fallait-il pour cela ! Un uniforme..

Il regardait celui du chasseur...

— Tu veux bien me le prêter, n'est-ce pas lui demanda-t-il naïvement.

Etait-ce l'effet d'une imagination surchauffée, était-ce l'aurore colorant de roses, ces traits livides ? Mais il crut voir un sourire d'acquiescement flotter sur ses lèvres violettes...

— Merci frère, dit-il joyeusement ; je te promets de bien le porter !

Et, embrassant à son tour le petit soldat, il sauta sur un cheval sans maître et se dirigea sur le camp français.

Olivier comptait attendre le commencement de la bataille et prendre part à l'action, sans être remarqué, quand, à une verste de la ville, son cheval, hennissant de joie, l'emporta vers une troupe de cavaliers chamarrés d'or.

En tête, marchait un homme, vêtu d'un simple uniforme de colonel sous une ample redingote grise et coiffé d'un petit chapeau.

Il leva les yeux :

« D'où venez-vous ? interrogea t-il d'un ton bref.

— De Rothenen, mon colonel, répondit le vicomte résolu à payer d'audace...

L'autre eut un mouvement de surprise et sévèrement ;

— A quel corps appartenez-vous ?

Olivier balbutia un nom à tout hasard...

— Où avez-vous donc gagné votre croix ? continua son interlocuteur dont le regard d'aigle lui fit baisser les yeux.

Mais prenant bravement son courage à deux mains ;

— Nulle part, mon colonel, mais j'espère la gagner aujoud'hui.

Et tout d'un trait, il conta son histoire, nomma son oncle, dit son envie folle de voir l'Empereur de combattre et de mourir pour lui.

Sa jeunesse, son accent de franchise dissipèrent vite toutes préventions et les traits sévères du colonel s'éclairèrent d'un sourire à cet enthousiasme juvénile :

— Le neveu du comte d'Auteroche n'est pas une recrue à dédaigner, comportez-vous aujourd'hui comme lui à Fontenoy... Prenez ce garçon avec vous, Murat, dit-il en s'adressant à un personnage de sa suite, couvert d'un magnifique costume :

— Oui, sire...

Sire ! l'Empereur ! ! C'était l'Empereur !!!

Et il ajouta en souriant : Tachez que je ne vous redemande pas votre croix.

. . . . . .

Les bombes pleuvaient sur Eylau et Rothenen, les deux armées demeurèrent immobiles sous le feu.

Les premiers, les Russes, impatients de tant souffrir, dit le 58me Bulletin, s'élancèrent à l'assaut des moulins d'Eylau avec une *furia* toute française ».

Les troupes d'Augereau étaient décimées par l'artillerie, le maréchal fut atteint d'une balle, les officiers étaient tous blessés...

— Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? dit l'Empereur, en se tournant vers Murat.

La cavalerie s'élança aussitôt en avant, culbutant le centre des troupes ennemies.

Grisé par l'odeur de la poudre, le fracas de la mitraille et surtout par la présence de Napoléon, notre vicomte faisait merveille.

Il allait, il allait hypnotisé par le drapeau russe, flottant au groupe compact ; il allait, fonçant droit devant lui, pointant, sabrant...

Enfin il parvint à le saisir et, l'arrachant à l'officier qui le portait, avec un cri de triomphe, il revint au galop vers l'Etat-major impérial et, présenta le glorieux étendard à l'Empereur impassible :

— Ai-je payé, sire ! demanda-t-il.

. . . . . .

Olivier avait gagné sa croix et la bénédiction de son oncle... Le sentiment militaire du héros de Fontenoy l'emportant sur la rancune de l'émigré !

ARTHUR DOURLIAC

Un miracle dans une cour de cassation.

Il est de mode de nier les miracles ou du moins, de se montrer sceptique. Le Dieu du Sinaï qui marquait sa présence au milieu de son peuple par des prodiges éclatants, ne paraît plus être le Dieu de l'Evangile : on lui conteste l'omnipotence qu'il a pourtant affirmée tant de fois. Lourdes surtout taquine les incrédules. Oh ! si l'on pouvait croire Zola plutôt que les foules, les médecins et les pèlerins guéris !

Autrefois, la libre-pensée raillait Dieu de sa faiblesse à faire des miracles devant les petits qui n'y entendent rien, au lieu de les faire devant l'Académie, seule capable de contrôler le miracle. Voilà que la sainte-Vierge